

# Les travailleurs québécois au XIX<sup>e</sup> siècle

## Essai d'un cadre d'analyse sociologique

Fernand Harvey

Volume 25, Number 4, mars 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303127ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303127ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this note

Harvey, F. (1972). Les travailleurs québécois au XIX<sup>e</sup> siècle : essai d'un cadre d'analyse sociologique. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 25(4), 540-551. <https://doi.org/10.7202/303127ar>

## NOTE DE RECHERCHE

# LES TRAVAILLEURS QUÉBÉCOIS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE : essai d'un cadre d'analyse sociologique \*

FERNAND HARVEY  
*Institut supérieur des sciences  
humaines  
Université Laval*

Le bilan établi précédemment dans la note critique de Hélène Espeset, Jean-Pierre Hardy et Thierry Ruddell sur l'historiographie de la classe ouvrière au Canada et au Québec permet de dégager une constatation importante : jusqu'ici les études sur la classe ouvrière se résument, à toutes fins pratiques, à des monographies sur certains métiers et à des synthèses sur le mouvement ouvrier et plus particulièrement sur le syndicalisme. Les recherches réalisées tendent à démontrer qu'au Québec, on ne peut parler d'un véritable prolétariat urbain organisé, avant le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Selon la plupart des historiens du syndicalisme, le mouvement ouvrier est quasi inexistant pour les années antérieures, du fait qu'on n'y retrouve que des unions ouvrières éparses et relativement faibles. Soulignons cependant qu'un courant minoritaire (Pentland, Ryerson et Vance) s'intéresse aux travailleurs d'avant 1860.

La tendance majoritaire qui tend à confondre classe ouvrière et mouvement ouvrier risque d'orienter la recherche sur des fausses pistes et de laisser dans l'ombre plusieurs aspects de la vie des travailleurs qu'on ne retrouve pas directement à l'intérieur du syndicalisme.

L'historiographie canadienne n'est pas la seule à mettre l'accent sur le mouvement social au détriment des structures sociales. Les études entreprises en France sur les travailleurs du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles illustrent la même tendance à valoriser le mouvement ouvrier. On peut citer l'historien Dolléans<sup>1</sup> comme représentant de cette tendance. Ajoutons cependant qu'une nou-

---

\* Texte remanié d'une communication présentée lors d'une table ronde sur l'histoire du travail organisée dans le cadre du congrès annuel de l'ACFAS, tenu à Sherbrooke, le 16 octobre 1971.

<sup>1</sup> Edouard Dolléans, *Histoire du mouvement ouvrier* (2 vols, Paris, Colin, 1936).

velle génération d'historiens français semble devoir se consacrer davantage à l'étude des structures sociales comme en témoigne une liste récente des thèses soutenues au niveau du DES et du doctorat sur l'histoire des travailleurs en France<sup>2</sup>.

Les mêmes observations peuvent s'appliquer aux Etats-Unis. C'est l'historien John R. Commons qui, au début du XX<sup>e</sup> siècle, fut le premier à s'intéresser d'une façon systématique à l'histoire du travail aux Etats-Unis. Son influence se fera sentir durant plusieurs décennies. Son interprétation sera par la suite contestée par des historiens de diverses tendances dont l'historien marxiste Philip Foner. Il semble néanmoins que les différentes problématiques élaborées jusqu'ici aient négligé plusieurs dimensions importantes de l'analyse. Thomas A. Krueger, dans un article récent sur l'histoire du travail aux Etats-Unis<sup>3</sup>, préconisait une réorientation des recherches sur l'histoire des travailleurs. Selon Krueger, il faudrait situer l'histoire des travailleurs dans le cadre d'une histoire sociale et culturelle. Cette nouvelle perspective permettrait d'entreprendre des études sur des questions telles que l'influence du changement technique, le degré de mobilité sociale, le contenu de la culture ouvrière, etc.

Les lacunes de la recherche sur le monde ouvrier, tel que soulignées pour le Canada, la France et les Etats-Unis, n'existent pas dans le cas de l'Angleterre. Une longue tradition historiographique a favorisé l'étude des structures de la classe ouvrière anglaise. En fait, il est possible de distinguer deux courants distincts dans l'historiographie anglaise du travail. Le premier, autour de S. et B. Webb s'est attaché davantage à l'histoire du syndicalisme<sup>4</sup>; l'autre autour de B. et J. L. Hammond a produit une série d'études sur la condition ouvrière<sup>5</sup>. Ces deux courants qui ont pris naissance au tournant du siècle se sont depuis lors développés. D'autres historiens sont venus par la suite remettre en cause la problématique de ces deux courants.<sup>6</sup> Il n'en reste

<sup>2</sup> Jean Maitron et Michelle Perrot, "Sources, institutions et recherches en histoire ouvrière française", *Le Mouvement Social*, 65 (oct.-déc. 1968) : 121-161.

<sup>3</sup> Thomas A. Krueger, "American labour historiography, old and new: a review essay", *Journal of social history*, 4, 3 (printemps 71) : 277-85.

<sup>4</sup> S. et B. Webb, *The History of Trade Unionism* (London, 1894), 784 p.

<sup>5</sup> B. et J. L. Hammond, *The Village labourer* (Londres, 1911), 384 p.; *The town labourer, 1760-1832* (Londres, 1917), 346 p.; *The skilled labourer, 1760-1832* (Londres, 1919), 397 p.

<sup>6</sup> Citons : E. J. Hobsbawm, *Labouring men*. (London, W. E. Weidenfeld et Nicolson, 1964), 401 p. et E. P. Thompson, *The making of the English Working Class* (Middlesex, Penguin Books Ltd., 1968), 958 p.

pas moins que l'historiographie anglaise compte de multiples études sur le monde ouvrier, tant au niveau du syndicalisme que des structures sociales.

Nous pensons avoir suffisamment insisté sur la nécessité de dépasser le niveau d'une simple histoire du syndicalisme, dans l'orientation des travaux en cours concernant les travailleurs du Québec au XIX<sup>e</sup> siècle.

Au niveau de la société globale, d'autres historiens se sont déjà engagés dans l'étude des structures sociales. Les travaux de Fernand Ouellet <sup>7</sup>, de Stanley Ryerson <sup>8</sup> et de H. Clare Pentland <sup>9</sup> ont ouvert la voie à l'étude des classes sociales. D'autres historiens sont venus enrichir la problématique des classes sociales. Citons Wallot-Paquet <sup>10</sup>, Alfred Dubuc <sup>11</sup> et Gilles Bourque <sup>12</sup>. Néanmoins, en dépit de tous ces travaux, la classe des travailleurs demeure à peu près inconnue. Les travaux entrepris jusqu'ici nous ont plutôt permis une meilleure connaissance de l'aristocratie, du clergé, de la bourgeoisie d'affaires et de la bourgeoisie professionnelle. Quant au reste de la société, plusieurs historiens le désignent sous le vocable de "peuple", ce qui inclut aussi bien les agriculteurs que les artisans, les ouvriers de fabrique et les manœuvres. Nous souhaitons que cette image floue du "peuple" se dissipe au plus tôt pour en arriver à distinguer ses différentes composantes. Nos recherches se veulent une tentative dans cette voie.

Au départ, nous ne nous identifions pas à une théorie générale spécifique. Nous préférons une approche plus empirique dans l'état actuel de nos recherches. La littérature sociologique a produit plusieurs études partielles susceptibles d'éclairer un aspect de nos recherches. Aussi, nous proposons-nous de puiser chez des auteurs différents les éléments qui nous permettront de construire notre objet d'étude: le travailleur urbain québécois du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>7</sup> Fernand Ouellet, *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850* (Montréal, Fides, 1966), 639 p.

<sup>8</sup> Stanley B. Ryerson, *Unequal Union* (Progress Books, 1968), 477 p.

<sup>9</sup> H. Clare Pentland, *Labour and the Development of Industrial Capitalism in Canada*, thèse de doctorat, "Political Economy" (Université de Toronto, 1960).

<sup>10</sup> Gilles Paquet et Jean-Pierre Wallot, "Canada, 1760-1850: Anamorphoses et prospectives", Robert Comeau, éd., *Economie québécoise* (Montréal, P.U.Q., 1969), 255-300.

<sup>11</sup> Alfred Dubuc, *Les classes sociales au Canada de 1760-1810*, 37 p. miméo.

<sup>12</sup> Gilles Bourque, *Classes sociales et question nationale au Québec, 1760-1840* (Montréal, Parti Pris, 1970), 350 p.

Plusieurs études de sociologie du travail — pensons aux travaux de Friedmann, Touraine, David, Halbwachs — renferment des éléments sur l'évolution du travail ou de la classe ouvrière susceptibles de s'intégrer à notre recherche. Ces travaux contemporains suscitent cependant certaines réserves: on ne peut utiliser sans précautions les résultats de ces études pour la "société industrielle" québécoise de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et à plus forte raison pour la société pré-industrielle des débuts du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans l'état actuel de nos recherches, nous préférons appeler modestement "cadre d'analyse", l'ensemble de nos réflexions théoriques et méthodologiques sur les travailleurs québécois du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous ne proposerons donc pas une théorie générale sur les travailleurs de cette époque ni un modèle formalisé d'analyse.

Au départ, il importe de préciser un certain nombre de concepts utilisés dans cette problématique. Selon Marx, la classe sociale se définit "par sa place dans le processus économique par le fait que ses membres ont en commun certains caractères (modes de vie, intérêt, culture) et par la conscience qu'ils ont d'appartenir à cette classe (conscience de classe)"<sup>13</sup>. C'est en tenant compte de cette définition des classes sociales que nous entendons entreprendre l'étude des travailleurs québécois au XIX<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, sans vouloir entrer ici dans des considérations théoriques qui déborderaient le cadre de ces quelques réflexions préliminaires, on doit se demander jusqu'à quel point on peut poser à priori l'existence d'une conscience de classe ouvrière pour l'ensemble du XIX<sup>e</sup> siècle. Les travaux réalisés jusqu'ici nous permettent de croire qu'on ne peut véritablement parler d'une classe ouvrière structurée avant le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle.

Par ailleurs, d'autres facteurs entrent en ligne de compte et rendent encore plus complexe la position du problème. Parallèlement à la classe, une autre totalité vient s'ajouter: celle constituée par la société globale, ou plus précisément dans le cas qui nous occupe, par la nation. A l'intérieur d'une structure sociale pré-industrielle ou faiblement industrialisée, le sentiment d'appartenance à la société globale n'amène pas à poser les rapports sociaux en termes de luttes de classes. C'est en termes de droits et de devoirs, de rôles et de statuts, qu'on détermine ces rapports sociaux.

---

<sup>13</sup> Jean Cazeneuve et David Victoroff, *La sociologie* (Paris, Denoël, 1970), 54.

Dans cette perspective, il y aurait interférence entre la conscience de classe et la conscience nationale, ou plus profondément, entre la conscience de classe et la conscience d'appartenance à une société globale traditionnelle. Cette conscience double ne serait pas, selon nous, le propre des classes dominantes. On la retrouverait aussi chez les travailleurs. Il n'est pas rare en effet de constater qu'au XIX<sup>e</sup> siècle les ouvriers se contentent la plupart du temps de réclamer leurs droits, en dépit du ton radical de leurs revendications.<sup>14</sup> Quoi qu'il en soit, ce sont là des hypothèses qui mériteraient des recherches plus poussées. Rien ne serait plus contraire à l'esprit scientifique que de fournir au départ des réponses définitives à ces interrogations.

Parmi les termes à préciser, soulignons aussi celui de travailleur. Au niveau de la société technique, les travailleurs, au sens où l'entend Marcel David<sup>15</sup>, s'identifient avant tout par leur statut d'exécutants, en opposition aux patrons et aux cadres supérieurs qui ont un statut de dirigeants. D'autres critères comme le type de revenu, le pouvoir d'achat, et un certain nombre de particularités socio-culturelles (logement, éducation, alimentation, loisir, santé, etc.) viennent accentuer encore davantage l'état de subordination du travailleur.

Il existe, à l'intérieur de la société technique, plusieurs catégories de travailleurs. Dans le Québec de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle on peut distinguer, grosso modo, les catégories suivantes :

- A — *Secteur primaire* :
  1. Bûcherons
  2. Pêcheurs
  3. Ouvriers agricoles
  4. Mineurs
- B — *Secteur secondaire* :
  1. Ouvriers de fabriques (apprentis et ouvriers)
  2. Artisans (apprentis et compagnons)
  3. Manœuvres de la construction et des travaux publics
- C — *Secteur tertiaire* :
  1. Fonctionnaires
  2. Domestiques

<sup>14</sup> Les travailleurs, dira le député ouvrier A.-T. Lépine, ne demandent pas de privilèges ; ils ne demandent qu'une chose : la justice. cf. Richard Desrosiers et Denis Héroux, *Les travailleurs québécois et le syndicalisme* (Montréal, Cahiers de Sainte-Marie, 1966), 72.

<sup>15</sup> Marcel David, *Les travailleurs et le sens de leur histoire* (Paris, Cujas, 1967), 20 ss.

3. Travailleurs des transports
4. Commis de magasins
5. Commis de bureaux

Ces catégories ne sauraient s'appliquer sans ajustement pour la période pré-industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle. Il faudrait évidemment tenir compte du fait qu'une économie fondée sur le commerce et l'agriculture produit un éventail d'occupations différent d'une économie de type industriel. Il faudrait par la même occasion s'interroger sur la pertinence des trois secteurs qu'on distingue habituellement pour une économie industrielle (primaire, secondaire, tertiaire), dans le cas d'une économie commerciale.

La nécessité d'établir deux groupes de catégories pour distinguer les diverses composantes du milieu des travailleurs fait ressortir la difficulté de réunir à l'intérieur d'un même cadre d'analyse, les travailleurs de la période commerciale (des origines de la Nouvelle-France aux années 1870) et ceux de la période industrielle (des années 1870 à nos jours). Cette difficulté et bien d'autres nous amènent à distinguer, toujours dans le cadre d'une histoire des travailleurs, deux types de structures sociales : la société traditionnelle et la société technique. Il s'agit évidemment de deux types idéaux construits à partir d'un certain nombre de traits caractéristiques. Lorsqu'on considère la société québécoise au début et à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on ne peut s'empêcher de constater les différences énormes suscitées par l'industrialisation. Au niveau technique et économique d'abord, les transformations sont profondes : des machines de plus en plus puissantes remplacent l'énergie naturelle, l'industrie supplanté peu à peu le commerce comme fondement de l'économie, les boutiques d'artisans cèdent la place aux fabriques employant plusieurs centaines d'ouvriers, etc. Au niveau de l'organisation sociale, même phénomène : l'industrialisation engendre l'urbanisation et la prolétarianisation de la main-d'œuvre ; les rapports sociaux changent de nature ; l'équilibre de la famille traditionnelle est menacé. Et tous ces bouleversements ne sont pas sans affecter à long terme la culture : les anciens modes de comportement sont confrontés avec de nouveaux, remis en question, transformés peu à peu.

Au niveau de la société globale, cette évolution est peut-être difficilement perceptible ; elle se manifeste au contraire avec beaucoup plus de netteté dans le cas des travailleurs. Ceux-ci sont en effet directement affectés par tout changement technique au niveau de leur praxis. L'histoire des travailleurs québécois

au XIX<sup>e</sup> siècle doit donc, à notre avis, s'articuler sur une toile de fond où s'opère le lent passage d'une société traditionnelle, ou plus précisément pré-industrielle, à la société technique que nous connaissons au XX<sup>e</sup> siècle. Cette transformation de la condition des travailleurs aussi bien que de la société globale n'est pas uniforme. Chaque secteur de l'économie, chaque groupe social évoluent à des rythmes différents. Il en va de même des divers paliers de la structure sociale. L'analyse historique et sociologique devra être sensible à ces écarts.

Pour préciser davantage la distinction théorique que nous établissons entre société traditionnelle et société technique, nous empruntons à Georges Friedmann ses notions de "milieu naturel" et de "milieu technique". Selon Friedmann, le milieu naturel serait :

le milieu des civilisations ou communautés prémachinistes dans lequel l'homme réagit à des stimulations venues pour la plupart d'éléments naturels, la terre, l'eau, les plantes, les saisons ou venues d'êtres vivants, animaux ou hommes.<sup>16</sup>

Dans ce milieu décrit par Friedmann, les outils sont le prolongement direct de l'habileté professionnelle et sont associés à la connaissance du matériau sur lequel travaille l'artisan. *Expérience et connaissance du matériau* constituent alors la base de l'apprentissage des métiers traditionnels.

Par opposition à ce milieu naturel, Friedmann définit le milieu technique comme celui où la part des stimulations naturelles décroît et où par contre, se resserre autour de l'homme, "un réseau de techniques complexes tendant vers l'automatisme"<sup>17</sup>. La technique ici se décompose en technique de production, d'administration, de consommation, de transport, de communications et plus récemment, de loisirs. C'est donc au niveau technique qu'il nous faut fonder la distinction entre les artisans québécois du début du XIX<sup>e</sup> siècle et les ouvriers de fabrique de la fin du siècle.

L'organisation sociale constitue notre second palier d'analyse. Plus directement, c'est l'organisation du travail qui nous intéresse. A ce niveau, on peut s'interroger sur les divers éléments qui composent la structure de l'atelier ou de la fabrique, comme la hiérarchie de travail, les conditions de travail et les relations de travail.

<sup>16</sup> Georges Friedmann, *Sept études sur l'homme et la technique* (Coll. Médiations, Paris, Gonthier, 1960), 96.

<sup>17</sup> *Ibid.*, 97.



Enfin, la culture constitue notre dernier palier d'analyse. Il faut entendre ici la culture au sens d'un ensemble de modèles de comportement organisés en un ensemble cohérent qu'on appelle généralement attitudes collectives, visions du monde, mentalités. C'est à partir de la culture que s'explicitera l'idéologie. Ainsi, l'idéologie sera à la culture ce que les opinions sont aux attitudes au niveau de l'individu.

Comment s'organisent les rapports entre les trois paliers distingués plus haut ? Au départ, nous privilégions le palier technique comme étant le plus sensible à l'innovation. Le changement atteindra par la suite le niveau de l'organisation et de la culture selon des rythmes différents. Cette primauté de la technique n'est pas synonyme d'exclusivisme : l'organisation ou la culture peuvent aussi être le lieu de l'innovation qui se répercutera sur les autres paliers de la structure sociale. Il appartiendra à la recherche historique de préciser à quel niveau l'innovation se produit et quel est son cheminement.

Examinons, à titre d'exemple, une des structures possibles de l'innovation, soit ABC (technique, organisation, culture). Dans ce cas, le changement intervient d'abord au niveau technique. L'utilisation de l'énergie thermique dans l'industrie a permis le développement d'une unité de production plus complexe que l'atelier traditionnel : c'est le développement des grandes fabriques de textiles et de chaussures de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au Québec. L'organisation du travail de la fabrique diffère, en effet, de celle de l'atelier artisanal sur plusieurs points : le travail s'est morcelé, l'initiative a été remplacée par la rapidité, les relations de travail sont devenues plus impersonnelles du fait d'une séparation plus tranchée entre gestion et exécution. De la même façon, l'organisation du travail exerce son influence sur la culture de l'ouvrier. Bien qu'elle soit plus difficile à percevoir on assiste au développement d'une mentalité ouvrière différente à bien des points de vue de celle de l'artisan. Les valeurs, dans le cas de l'ouvrier de fabrique, sont évacuées du monde du travail et ont tendance à se réfugier dans la vie privée. De sorte qu'on constate, avec le développement de la société industrielle, une dichotomie entre vie publique et vie privée.

Par ailleurs, on peut concevoir une influence directe à long terme entre la technique et la culture. La psychologie moderne a démontré, par de multiples études que le milieu technique avait tendance à multiplier autour de l'homme, des stimulations essentiellement différentes de celles du milieu naturel.<sup>18</sup>

<sup>18</sup> Georges Friedmann, *op. cit.*, 98.

Nous avons privilégié la technique comme point de départ de l'innovation et du changement. Cependant, rien n'indique que les transformations sociales ne puissent, en certaines occasions, naître de l'organisation ou de la culture. Il appartiendra à la recherche historique de préciser le sens de ces transformations.

\* \* \*

La problématique développée ci-haut s'est surtout attachée aux travailleurs dans leur milieu de travail. Il existe cependant plusieurs dimensions complémentaires d'analyse que nous nous contentons d'énumérer pour l'instant: les travailleurs et leur environnement socio-économique, le mouvement ouvrier et sa manifestation la plus éclatante: le syndicalisme, les rapports de classes, la mobilité sociale, l'appartenance ethnique et la question nationale.

Le schéma et le plan de travail en annexe ont pour but de situer les recherches en cours ou éventuelles dans une perspective globale intégrée <sup>19</sup>.

## LE MONDE DU TRAVAIL AU QUÉBEC AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

### *Perspectives de recherches*

#### I — LE MONDE DU TRAVAIL :

##### A. Aspects techniques :

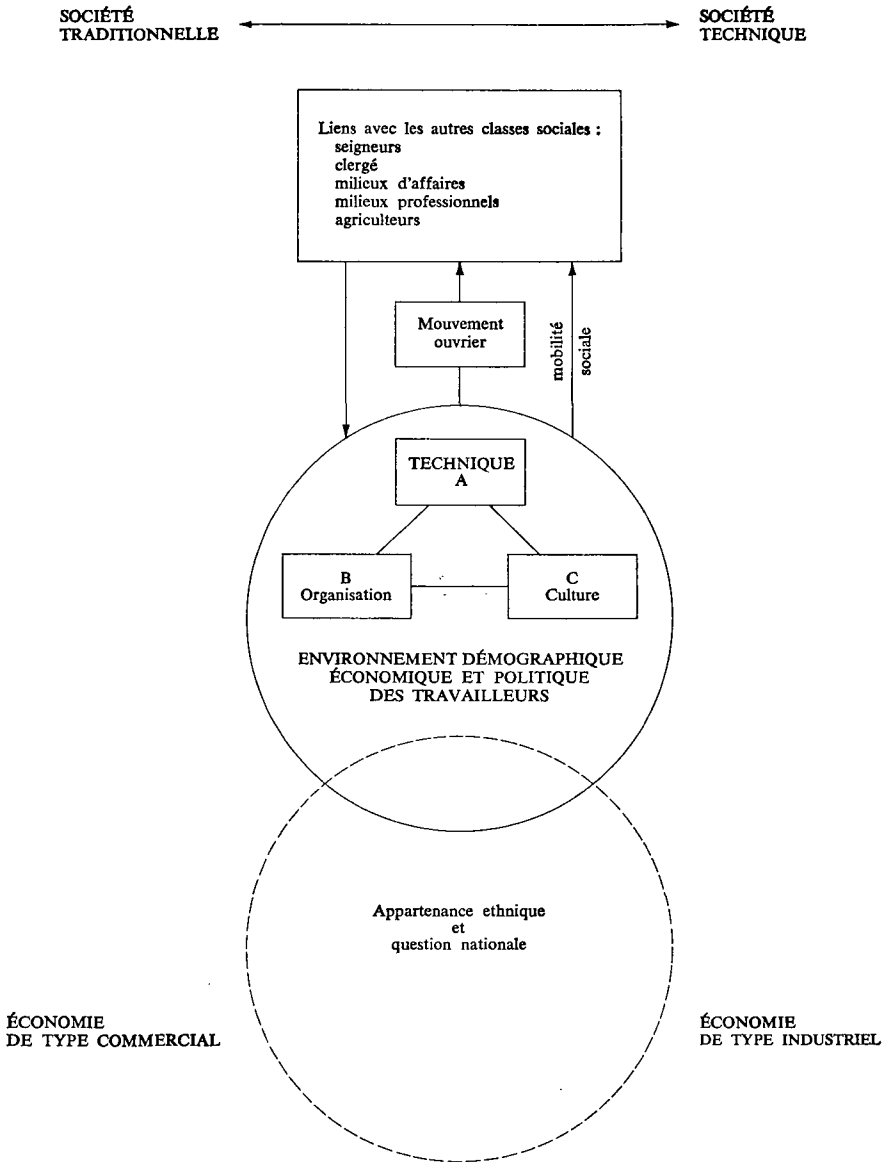
Evolution des techniques de production

##### B. Organisation du travail :

1. Evolution de la structure des entreprises (hiérarchie, etc.)
2. Conditions de travail  
Heures - salaires - sécurité - hygiène - travail des femmes et des enfants.
3. Relations de travail (à l'intérieur de l'entreprise)

<sup>19</sup> Préparé avec la collaboration de Hélène Espessat, Jean-Pierre Hardy et Thierry Ruddell, ce plan de recherche n'est pas, à proprement parler, un programme de recherche limité à une équipe restreinte; il s'agit plutôt d'un cadre général susceptible d'intéresser divers chercheurs à l'histoire des travailleurs québécois. Déjà, un certain nombre de thèses et de travaux de séminaires réalisés à l'Université Laval s'intègrent dans cette perspective.

CADRE D'ANALYSE POUR L'ÉTUDE DES TRAVAILLEURS QUÉBÉCOIS



## II — LES TRAVAILLEURS ET LEUR ENVIRONNEMENT :

1. La croissance démographique
  - accroissement de la population selon les quartiers.
  - taux de nuptialité, de naissance et de mortalité.
  - causes de mortalité, maladies physiques et mentales, épidémies.
  - mobilité géographique
2. L'urbanisation
  - division des villes en quartiers
  - logement ouvrier : problèmes et solutions.
3. Le niveau de vie
  - budget ouvrier (alimentation, vêtement, loisirs, etc.)
  - coût de la vie
4. La marginalité sociale : (types d'évasion devant la misère)
  - l'intempérance (le phénomène des tavernes, etc.)
  - la criminalité
  - la prostitution
  - la mendicité
5. Les palliatifs :
  - organismes de bienfaisance, de charité et de philanthropie
  - genres de loisirs
6. L'éducation, la religion et la culture populaire
7. Evolution du droit et de la législation concernant les travailleurs

## III — LES TRAVAILLEURS COMME CLASSE SOCIALE ET LEURS RELATIONS AVEC LES AUTRES CLASSES OU GROUPES SOCIAUX :

1. Le mouvement ouvrier
  - les manifestations pré-syndicales de mécontentement ou de solidarité : les procès entre maîtres et compagnons (ou apprentis), les émeutes urbaines, les sociétés de secours mutuels, etc.
  - le syndicalisme : type de syndicats, croissance et rivalités syndicales.
  - les grèves : types de grèves, évolution du nombre de grèves.

2. Attitudes et comportements politiques
  - le vote des travailleurs
  - les tentatives d'action politique directes ou indirectes
3. Idéologie des travailleurs
  - influence du clergé catholique
  - résistance à la pénétration et à la diffusion des idées socialistes; réformisme et collaboration
  - rôle et ampleur de la propagande écrite et parlée
  - coïncidence entre vagues revendicatives et époques privilégiées de floraisons doctrinales ?
4. L'attitude des autres classes sociales vis-à-vis les travailleurs
  - les seigneurs
  - le clergé
  - les milieux d'affaires
  - les milieux professionnels
  - les agriculteurs
  - l'attitude de la presse
5. La mobilité sociale des travailleurs
  - liens entre l'immigration et l'évolution du prolétariat
  - les chances de mobilité verticale

#### IV — CLASSES OUVRIÈRES ET APPARTENANCE ETHNIQUE :

- les rivalités ethniques au sein de la classe des travailleurs (au XIX<sup>e</sup> siècle surtout)
- l'influence de la lutte entre les deux "nations" auprès des travailleurs